

ÉLOGE DE MONSIEUR LE DOYEN LAZORTES

Par M. Jacques ARLET*

Madame, chers consœurs et confrères de l'académie,

Guy Lazorthes nous a quittés, à l'âge de 104 ans, au début de l'année, C'est un Toulousain remarquable, tous l'appelaient *Monsieur le Doyen*, car notre vieille faculté de médecine, ressuscitée en 1891, n'a pas eu, depuis, de doyen aussi prestigieux que Guy Lazorthes.

Son père, Béarnais, était à la fois pharmacien et dentiste ; il décida en 1909 d'installer un cabinet dentaire à Toulouse où est né Guy Lazorthes en 1910. Dans sa jeunesse, il eut deux passions le ski et la médecine. Il apprit le ski avec le docteur Arlaud, qui introduisit le ski de compétition dans les Pyrénées. Guy Lazorthes excella dans ce sport, il fut champion universitaire en 1932 ; il skiait encore à 82 ans !

Interne des hôpitaux en 1934, il commença une longue et remarquable carrière de chirurgien, d'enseignant, de chercheur, d'administrateur et d'humaniste.

Le chirurgien

Il voulait être chirurgien. Il choisit comme maître un ami de son père, Joseph Ducuing, qui occupait alors, depuis 1938, la chaire de Clinique chirurgicale et du Cancer et dirigeait le centre anticancéreux (Centre Claudius Regaud) depuis 1929. Joseph Ducuing était un chirurgien remarquable, attentif au malade, c'est-à-dire un bon médecin, et un bon opérateur, traitant, alors, tout ce qui était chirurgical, mais il avait réalisé que la chirurgie allait très vite élargir ses compétences et qu'un seul chirurgien ne pourrait apprendre à tout

*.Professeur Honoraire à la Faculté de Médecine.

Éloge présenté à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du 23 octobre 2014.

opérer. Il fut de ceux qui immédiatement après la guerre envoyèrent leurs élèves conquérir de nouvelles compétences, de nouvelles spécialités chirurgicales. C'est ainsi qu'il confia la conquête de la *Neurochirurgie* à Guy Lazorthes qui était son chef de clinique depuis 1938 et qui avait décidé, après un séjour auprès de René Leriche, de se consacrer à l'étude du système nerveux et au traitement de ses maladies.

Dès 1942, Louis Bugnard qui dirigeait alors le Centre anticancéreux lui installa un petit service de 7 lits consacré à la neurochirurgie. Il fallait *en vouloir* pour s'occuper de ces malades, traumatisés crâniens graves, tumeurs cérébrales avancées, dont beaucoup mourraient malgré ses efforts. Son deuxième maître, Marcel Riser, était aussi près de lui et l'encourageait à continuer.

Aussitôt après la guerre, Bugnard devenu directeur de l'Institut national d'hygiène lui fit attribuer une bourse pour un séjour d'un an (1945-1946) aux États-Unis où la neurochirurgie était déjà largement développée. Il visita ainsi tous les grands services de neurochirurgie américains.

A son retour des États-Unis, en 1946, la création d'un service de neurochirurgie lui fut officiellement confiée par Ducuing. Il fut installé à Purpan et comprenait 25 lits. C'était le premier service de neurochirurgie français créé en province. En 1955, il était nommé neurochirurgien des hôpitaux.

Grâce à ses travaux sur lesquels je reviendrai longuement, à ses livres, à ses qualités pédagogiques, à sa bonne connaissance de l'anglais et de l'espagnol, il fut très vite connu et apprécié en France et à l'étranger.

Je ne veux pas oublier l'amitié et la reconnaissance qu'il témoignait à un de nos collègues et ami, membre très actif de notre académie, Louis Campan, anesthésiologiste des hôpitaux, qui créa à Toulouse avec et pour Lazorthes, la neuroanesthésiologie moderne, basée sur l'hypothermie et les neuroplégiques.

L'enseignant

Guy Lazorthes eut très tôt des responsabilités d'enseignant ; pendant son internat il participait à l'enseignement de l'anatomie

comme prosecteur dès 1936 et fut chargé, en 1942, des fonctions d'agrégé en anatomie dont il devint professeur titulaire en 1948, après le départ à Paris de son maître, le professeur Henri Vallois, nommé directeur du Musée de l'Homme. Il fit partie de ces jeunes maîtres qui rendirent attrayante l'étude de l'anatomie, en développant son rôle fonctionnel et dont il souligna, à juste titre, le rôle formateur et indispensable pour tout médecin. Il enseignait aussi la neurochirurgie et je ne citerai pas la longue lignée de ses élèves qui furent d'abord ses chefs de clinique, dont les deux premiers furent Henri Anduze et Jacques Espagno.

Et il fit de nombreuses missions d'enseignement à l'étranger. En 1956, il fut invité à faire une série de conférences au Chili, par Alfonso Asenjo, le premier et le plus brillant des neurochirurgiens d'Amérique latine, directeur de l'institut de neurologie et neurochirurgie de Santiago du Chili. Il y reviendra trois fois et fut nommé docteur honoris causa de l'université de Santiago. Mais jusqu'à la fin de son activité hospitalière, on peut dire qu'il fut invité presque chaque année à faire des conférences et des rapports dans les congrès, dans la plupart des pays d'Amérique du sud, mais aussi au Mexique, aux États-Unis, au Canada, en Angleterre, en Turquie, au Japon et j'en passe.

Le chercheur

Il était docteur es sciences, ce qui était rare à l'époque pour un professeur de médecine et avait présenté sa thèse, en 1944, en Sorbonne, sur le nerf terminal.

Ses premiers travaux furent anatomiques et concernaient le système nerveux. Il consacrait une partie de son temps au laboratoire où il mettait en œuvre les plus modernes techniques d'exploration.

Indépendamment de ses nombreuses communications, plus de cinq cents, Guy Lazorthes publia treize livres scientifiques dont les plus marquants concernent la neuroanatomie et la neuropathologie. Pour commencer, il renouvela l'étude de la vascularisation du système nerveux. En 1949, son livre, *Le système neurovasculaire*, démontrait la richesse et le développement en réseau des vaisseaux des nerfs périphériques; en 1961, 1975 et 1978 ses trois livres sur *La*

vascularisation et la circulation cérébrale devinrent la bible des chirurgiens du cerveau ; en 1971, un autre livre *La vascularisation et la circulation de la moelle épinière*, écrit avec ses amis Gouazé et Djindjian, renouvelait la question. Je citerai aussi parmi ses livres concernant la pathologie du système nerveux, *L'hémorragie cérébrale*, *La pathologie vasculaire de la moelle* et *L'œdème cérébral...*

Ces travaux si amples et si importants furent à l'origine de son élection à l'Académie des Sciences de Paris en 1975. Il devint ainsi membre de l'Institut : il n'hésitait pas à s'en vanter et à regretter qu'il n'y ait pas plus de membres de l'Institut à Toulouse.

L'administrateur

Doyen de la faculté de médecine et de pharmacie pendant 12 ans de 1958 à 1970, il eut d'abord à faire appliquer la réforme hospitalière, que l'on doit à Robert Debré, mais qu'il approuvait avec enthousiasme et qui fut mise en application à partir de septembre 1960 ; elle créait les CHU (Centres hospitalo-universitaires) et le *plein temps hospitalier*.

Puis il eut à faire face à l'accroissement *pharaonique* du nombre des étudiants en médecine qui passait de 1200, en 1960, à 5000 en 1970; et enfin, en 1968, il contribua à calmer, avec compréhension, la révolte estudiantine, pacifique il faut le dire. D'ailleurs, les étudiants contribuèrent à son élection comme président du *Comité de cogestion*, institution qui remplaçait provisoirement le conseil de faculté à la suite de la loi Edgard Faure.

Lazorthes administrateur fut un grand constructeur: pour commencer, il créa trois nouveaux pavillons au CHU de Purpan, des amphithéâtres et des salles de cours dans les hôpitaux. Mais son grand œuvre fut la construction d'une deuxième faculté et d'un deuxième CHU à Ranguéil. Il en était très fier, c'était *son hôpital** et c'est vrai qu'il avait réclamé très tôt un deuxième hôpital puis une deuxième faculté ; il s'est battu avec entêtement et, après d'innombrables *démarches*, il a obtenu que soient construits d'abord la faculté (1968) puis, sur la colline toute proche, l'hôpital de Ranguéil (1974).

Il écrit dans ses *Carnets* : « *Personne n'a plus de joie que moi*

de contempler ce magnifique centre hospitalo-universitaire qui domine notre ville ».

Il fut un grand doyen et créa en 1962, la *Conférence nationale des doyens des facultés de médecine* dont il assura la présidence pendant plusieurs années.

L'Humaniste et d'abord son humanité

En novembre 1940, Joseph Ducuing fut révoqué par le gouvernement de Vichy de son poste de chef de service de Chirurgie. Son chef de clinique Guy Lazorthes en fut choqué et le manifesta en démissionnant. Voici son témoignage : *« Très ému parle licenciement de mon patron, je donnai ma démission de chef de clinique chirurgicale. Ce ne fut pas, de ma part, un acte de résistance comme des amis l'ont intitulé ».*

Au cours de l'été 1962, il eut à recevoir et à caser quatre professeurs de la faculté de médecine d'Alger, à la demande du directeur de l'enseignement supérieur. En les faisant participer à la première séance de l'assemblée des professeurs, il les accueillit par ces mots : *« Vous êtes arrivés chassés, menacés, désespérés. Vous avez dû abandonner du jour au lendemain maison, service, laboratoire... Nous voulons que la chaleur de notre accueil vous soit un réconfort. Nous allons nous efforcer de vous installer pour que vous vous sentiez vite membres de notre faculté et de nos hôpitaux ».* Il le fit à la satisfaction de tous et récupéra aussi des internes en médecine d'Alger dont certains devinrent professeurs à Toulouse.

Dans ses *Carnets d'un médecin universitaire*, où j'ai largement puisé, il raconte aussi la création du SAMU. L'idée créatrice en a été clairement formulée, en 1962, par un étudiant en médecine de 1^{ère} année, Daniel Seifer. Il a demandé rendez-vous au doyen et lui a exprimé son émotion et son étonnement, quand, assistant aux suites d'un accident grave de la circulation, il constata que parmi les ambulanciers, il n'y avait aucun médecin. Il proposa qu'on y mette un externe ou un interne. Le doyen le félicita, trouva l'idée excellente et s'employa à réclamer cette présence médicale dans les ambulances. Il échoua car l'hôpital refusait de couvrir ce type de personnel travaillant hors de l'hôpital. Finalement Louis Lareng chef du service

d'anesthésie et de réanimation, s'empara de l'idée et forma des étudiants secouristes qu'il couvrit dans le cadre de son service. Ainsi est né le SAMU. Daniel Seifel ne fut pas oublié, il fut décoré de l'ordre du mérite !

Quant à son *humanisme* proprement dit, ce fut une troisième passion, qu'il a cultivée surtout pendant le temps de sa retraite (« *La retraite doit être un aiguillon* », disait-il). Il devint un philosophe, habité par la réflexion d'un vieux sage sur la vie, sur le cerveau et ses maladies, sur l'âme et sa spiritualité ? Il nous a laissé neuf essais sur ces sujets profonds et complexes dont je citerai quelques titres : *Le Cerveau et l'ordinateur, Croyance et raison, De la Recherche scientifique à l'Interrogation spirituelle, Les Hallucinés célèbres...*

Ses passions associées pour la pédagogie et la philosophie décidèrent les doyens à lui confier l'enseignement de la Culture générale aux étudiants de première année. C'est ainsi qu'il reprit le chemin des amphithéâtres à l'âge de 80 ans et il eut un grand succès auprès des jeunes. De ces cours, il fit un livre *L'homme, la médecine, les médecins* qui reçut le *prix Médecine et culture* en 1992.

Et je ne veux pas oublier son intérêt pour l'histoire de la médecine. Il fit plusieurs communications et conférences sur des sujets médicaux et cautionna très chaleureusement la création du CEHM, ou Centre d'Étude d'Histoire de la Médecine, institution remarquable créée, de toutes pièces, en 1991, par notre président et ami Pierre Lile.

Je termine en m'excusant d'avoir été trop long mais la personnalité exceptionnelle de Guy Lazorthes et l'importance des services qu'il a rendus à la communauté m'ont imposé cette longueur.

Il m'a paru par contre un peu superflu de vous donner la liste de ses multiples présidences, des Académies auxquelles il a appartenu, en particulier l'Académie de Médecine et l'Académie des Jeux Floraux, et de ses décorations...

Il présida notre Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres, pendant deux années académiques, de 1995 à 1997. Il participait à toutes nos réunions et y fit une douzaine de communications très intéressantes.

Les décorations ne lui étaient pas indifférentes : chacun sait qu'il était Grand Croix de la Légion d'Honneur ; il en était fier, à juste

titre ; « *Certains estimeront parfois que je manque de modestie. C'est vrai et je m'en accuse* » a-t-il écrit.

C'est vrai qu'il avait un ego surdimensionné et qu'il avait conservé jusqu'à plus de cent ans ses qualités pédagogiques qui renforçaient les messages qu'il continuait à transmettre dans ses conférences et ses lectures...et qu'il avait gardé son mordant quand il croyait nécessaire de rectifier les dires de ses amis.

Mais dans cet éloge, j'ai surtout voulu vous faire partager mon admiration et ma reconnaissance pour ce grand médecin et ce grand Toulousain.